

A la vue de Marie, le comte éprouva une émotion douloureuse.

Il pensait que la lettre adressée par elle à Paul de Gibray, lettre dont il était devenu dépositaire, ne mentait pas et n'exagérait rien.

Ce n'était, hélas ! que trop vrai...

Cette créature angélique s'éteignait lentement.

Après quelques paroles de politesse, Maurice demanda :

— Vous êtes-vous absenté de Paris, cher comte ?

— Pourquoi cette question ?

— On ne vous rencontre nulle part et je vous supposais en voyage...

— En voyage ! fit Pascal de Landilly de sa voix fêlée. Jamais de la vie !... Il a bien le temps de voyager, ce cher comte ! Méfiez-vous !... Vous allez tomber à la renverse tant la chose que je vais vous dire est épouvante !... Figurez-vous mesdames, figurez-vous, Maurice, que notre ami le comte Yvan, s'est constitué garde-malade...

— Garde-malade ? se répétèrent les trois auditeurs.

— Pascal ! interrompit le jeune Russe d'un ton de reproche.

Mais rien ne pouvait arrêter le petit baron quand il était lancé.

Il continua :

— Oui, parfaitement ! c'est pyramidal de dévouement ! Il veille comme une sœur de charité sur un charmant garçon que vous connaissez bien, mesdames.

Valentine fronça le sourcil et formula d'un ton froid cette question :

— De qui voulez-vous parler ?

— D'Albert de Gibray, parbleu ! le fils du juge d'instruction.

Marie devint subitement très pâle.

Tout le sang de ses veines affluait à son cœur.

— Vous soignez M. Albert ?... balbutia-t-elle en attachant sur le comte un regard chargé de reconnaissance.

Yvan répondit avec embarras, car il ne voulait point augmenter le trouble de Marie.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que je passe auprès de lui quelques heures de mes journées et de mes soirées, afin de combattre son ennui et de lui donner le courage dont il manque un peu...

— Il est très gravement malade, n'est-ce pas ? dit Valentine d'une voix dure.

— Très gravement, oui, madame.

— Je le savais. Je sais même que les médecins l'ont condamné... poursuivit Mme Bressolles.

Maurice sentit Marie chanceler et se cramponner à son bras pour ne pas tomber.

— Qu'avez-vous mademoiselle ? lui demanda-t-il vivement.

La jeune fille eut le courage, ou plutôt l'héroïsme de maîtriser sa douleur débordante.

— Rien... balbutia-t-elle, un éblouissement.

— Voulez-vous vous asseoir un instant ?

— Inutile. C'est passé déjà.

Valentine avait vu Marie pâle et défaillante.

Elle voulut retourner le couteau dans la blessure et reprit :

— M. Paul de Gibray doit être désolé, maintenant qu'il a perdu tout espoir de conserver son fils.

— Il serait désolé, madame, s'il avait en effet perdu cet espoir, répliqua le comte Yvan, mais il en est rien. Je suis là pour le soutenir. Je ne me laisse point abattre et, quelle que soit l'opinion des médecins, j'espère bien, moi, sauver Albert de Gibray, et pour y parvenir, je ferai tout au monde ?...

Mme Bressolles se mordit les lèvres.

Maurice lança sur le Russe un regard chargé de haine.

— Il ferait tout au monde pour sauver Albert de Gibray !... pensa-t-il. Je commence à croire que Van Broecke et l'abbé Méryas pourraient avoir raison en trouvant cet homme dangereux, et que mon intérêt aussi bien que le leur est de le supprimer...

Les dernières paroles du comte avait mis une lueur d'espérance dans l'âme opprimée de Marie, mais cette lueur était bien pâle, et la pauvre enfant ne put empêcher deux grosses larmes de couler sur ses joues.

Yvan salua Valentine et Marie, serra de nouveau

la main de Maurice et entraîna Pascal de Landilly.

— Il me déplaît, ce Russe... dit Mme Bressolles à demi-voix.

— Il ne me plaît pas plus qu'à vous... répliqua Maurice.

On s'était remis en marche.

Marie regardait les tableaux, mais sans curiosité maintenant et d'une façon quasi machinale.

Sa pensée était ailleurs.

Cependant elle s'arrêta tout à coup et un sourire revint à ses lèvres.

— Voici le tableau de M. Gabriel Servet... dit-elle en désignant une toile placée à la cimaise, et qu'elle venait d'entrevoir pendant la dixième partie d'une seconde, car un groupe compact se formait et se renouvelait sans cesse devant cette toile.

De ce groupe partaient des phrases élogieuses, des exclamations admiratives.

Pour s'approcher, il fallut attendre près de cinq minutes.

Enfin nos trois personnages arrivèrent au premier rang.

Maurice fut frappé tout d'abord des traits de la malade.

— Je connais ce visage ! se dit-il, où donc l'ai-je vu déjà ?

Et il interrogea sa mémoire.

Soudain, il tressaillit, ses mains tremblèrent, et son regard se riva avec une expression étrange sur la figure de la jeune fille agonisante.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous, M. Maurice ? demanda Marie à qui l'enthousiasme renaissant faisait pour un instant oublier son chagrin. Avais-je exagéré mes éloges ? Ce tableau ne vous paraît-il pas, comme à moi, merveilleux ?... N'admirez-vous pas l'expression touchante et résignée de ce charmant visage amaigri ?

Le fils d'Aimée Joubert avait repris son sang-froid.

— En effet, répondit-il, c'est très remarquable et M. Servet est un artiste de grand talent. Son imagination l'a merveilleusement servi quand il a inventé cette tête souffrante et mélancolique...

— C'est ce qui vous trompe... répliqua vivement Marie. Il n'a rien inventé...

— Comment ?

— Il a copié fidèlement la nature...

— La jeune malade existe donc ?

— Elle existe si bien que vous auriez pu la rencontrer hier rue de Verneuil, dans notre maison, car elle s'y trouvait en même temps que vous.

— Cette jeune fille, chez vous ! s'écria Maurice avec une stupeur manifeste.

— Oui, et rien n'est plus simple... Elle était venue me rendre visite... C'est une pauvre enfant abandonnée qui a été bien malheureuse quoiqu'elle mérite tout le bonheur du monde !... Mais, grâce à Dieu, ses chagrins sont finis... Mon père et moi nous l'avons fait admettre comme lingère chez la bonne Mme Dubief, à mon ancien pensionnat de la rue de la Ville-l'Évêque...

XXVII

Maurice pesait avec anxiété, une à une les paroles de Maurice.

Valentine n'écoutait même pas sa fille.

— Et, comment nommez-vous cette personne si intéressante ? demanda le jeune homme dont le cœur battait à coups rapides.

— Simone...

En entendant ce nom, Maurice arrêta, mais non sans peine, le cri de joie qui montait à ses lèvres.

— Enfin, pensait-il, je la tiens donc ! ! ! C'est bien elle... je reconnais, amaigri par la souffrance les traits de la photographie que n'a donnée Claudine Charvet.

Il ajouta tout haut :

— Et cette pauvre jeune fille est aujourd'hui lingère dans votre ancien pensionnat ?

— Oui, chez la bonne Mme Dubief qui est enchantée de ses services... Si vous voyiez aujourd'hui Simone, il vous serait bien difficile de la reconnaître

après avoir examiné cette toile... La lingère bien portante et gaie n'est plus du tout l'orpheline agonisante dont M. Servet a reproduit avec un si grand talent la touchante image...

A son tour Maurice était devenu rêveur.

Il cherchait le moyen de profiter à bref délai de ce que le hasard venait de lui révéler.

Marie commençait à éprouver une fatigue écrasante.

Nos trois personnages quittèrent l'Exposition pour rejoindre la voiture qui les avait amenés et qui stationnait près de la porte de sortie, derrière le restaurant Ledoyen.

Il était près de cinq heures quand ils rentrèrent à l'hôtel de la rue de Verneuil.

Marie regagna sa chambre.

Valentine et Maurice se trouvèrent seuls un instant.

— Le comte Yvan Smoïloff me paraît dangereux, dit Maurice à la femme de l'ex-architecte, il parle de sauver Albert de Gibray, et il en parle avec une conviction qui m'inquiète... S'il réussissait ?...

— Tout serait compromis... répliqua Valentine, Albert voudrait épouser Marie, et le juge d'instruction, pour empêcher cette union, ferait un scandale...

— Il faut presser mon mariage...

— Sans doute... Mais cela ne dépend pas de moi...

— De qui donc ?

— Du docteur... Il a sur les volontés de M. Bressolles beaucoup plus d'influence que j'en ai moi-même...

— Eh bien, agissez sur le docteur...

— Je le ferai dès aujourd'hui, ou tout au moins dès demain...

L'ex-architecte, sorti pour affaires, venait de rentrer.

Il invita Maurice à dîner.

Le jeune homme refusa en prétextant un rendez-vous auquel il ne pouvait manquer, mais il promit de revenir assez tôt pour accompagner ces dames à l'Opéra-Comique où elles devaient aller entendre un acte du *Domino noir*.

— L'exposition et le théâtre, murmura M. Bressolles. Je crains que ce ne soit beaucoup de fatigue pour un seul jour.

— Vous savez bien que le docteur tient à la fatigue comme moyen curatif... répliqua Valentine. La fatigue seule, selon lui, peut procurer à Marie un bon sommeil...

— Soit ! Mais en toute chose il faut craindre l'excess... Enfin, n'étant pas médecin, je me soumetts.

— Et vous avez raison... fit Valentine en haussant les épaules. A ce soir, M. Maurice.

En quittant l'hôtel Bressolles, le fils d'Aimée Joubert prit une voiture et se fit conduire rue de Surresnes où Lartigues se trouvait seul.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda le pseudo-Van Broecke.

— Il y en a.

— Bon ou mauvais ?

— Excellent.

— Ne me faites pas languir !... Expliquez-vous vite.

— J'ai trouvé Simone.

— Vrai ? fit Lartigues, étonné et joyeux.

— Ma parole d'honneur !

— Bravo ! ! ! La nouvelle est de premier ordre, en effet... Maintenant, des détails...

Maurice raconta brièvement sa visite au Salon, où il avait reconnu la jeune fille dans l'un des personnages du tableau de Gabriel Servet.

— Ceci, en somme, est chose toute simple, ajouta-t-il, mais il y a certaine particularité qui semble une combinaison de romancier ou de dramaturge, une particularité stupéfiante.

— Laquelle ?

— Celle-ci : Tous les détails que j'avais connus de savoir au sujet de Simone m'ont été donnés par sa sœur...

— Sa sœur ? répéta Lartigues d'un air étonné.

— Eh ! sans doute, Marie Bressolles... car enfin elles sont sœurs, étant filles de la même mère...

— Marie Bressolles connaît Simone ?

— Oui. Elle et son père se sont faits ses protecteurs...

(A suivre)